**Livre III des « Essais » de Montaigne / Livre III, Chap 6 : Des coches/ 1580 🡪Traduction Guy de Pernon**

**1**. Il est facile de vérifier que les grands auteurs, quand ils ́écrivent sur les causes premières, ne se servent pas seulement de celles qu’ils estiment être vraies, mais aussi de celles auxquelles ils ne croient pas, pourvu qu’elles aient quelque chose de nouveau et de beau. S’ils parlent habilement, ils disent tout de même des choses plutôt vraies et utiles. Comme nous ne pouvons pas être sûrs de détenir la cause ultime, nous en entassons plusieurs pour voir si, par chance, elle se trouverait dans ce nombre.

*Il ne suffit pas d’indiquer une seule cause,  
Il faut en donner plusieurs, dont une seule sera la bonne. (*Lucrèce [43], VI, 704.)

Me demandez-vous, par exemple, d’où vient cette coutume de bénir ceux qui ́éternuent ? Nous produisons trois sortes de vents : celui qui sort par le bas est trop sale ; celui qui sort par la bouche traîne avec lui le reproche de gourmandise ; le troisième est l’éternuement. Et parce qu’il vient de la tête, et qu’il n’a rien de blâmable, nous l’accueillons avec les honneurs. Ne vous moquez pas de cette subtilité : elle est (dit-on) d’Aristote.

**2**. Il me semble avoir lu dans Plutarque (qui est, de tous les auteurs que je connaisse, celui qui a le mieux su allier l’art à la Nature, et le jugement à la science), quand il traite de la cause pour laquelle l’estomac se soulève chez les gens qui voyagent en mer, que cela leur vient de la crainte qu’ils ́éprouvent. C’est qu’il a trouvé quelque raisonnement par lequel il prouve que la crainte peut produire un tel effet. Moi qui suis fort sujet `à ce malaise, je sais bien que cette cause ne joue pas sur moi, et je le sais, non par un argument, mais par une expérience indiscutable.

**3.** Je ne crois guère à ce que l’on dit : que la même chose se produit chez les animaux, et spécialement chez le porc, donc hors de toute conscience du danger ; et je ne crois pas plus à ce qu’une personne de ma connaissance m’a raconté sur lui-même, qui y est fort sujet, à savoir que l’envie de vomir lui ́était passée, à deux ou trois reprises, parce qu’il se trouvait sous le coup d’une grande frayeur ; et pas non plus à cet ancien, qui ́écrit : « J’étais trop malade pour penser au péril. »[[1]](#footnote-1) Je n’ai jamais eu peur sur l’eau, pas plus que dans d’autres circonstances d’ailleurs ; je n’ai jamais ́été troublé ni ́ébloui par la peur – et j’ai pourtant connu des situations qui eussent pu la susciter, si la mort en est une. La peur naît parfois d’un manque de jugement, ou d’un manque de courage. Tous les dangers que j’ai connus, je les ai affrontés les yeux ouverts, avec une vue claire, nette et entière. Il faut aussi du courage pour avoir peur ! Et ce courage m’a bien servi autrefois, comme à d’autres, pour diriger convenablement ma fuite, pour qu’elle soit, sinon sans crainte, du moins sans effroi, et sans grave paralysie ; elle se fit avec émotion, mais sans affolement, ni désarroi.

**4**. Les grandes âmes font beaucoup mieux, et opèrent des reculs non seulement calmes, et ordonnés, mais fiers. Rappelons ce qu’Alcibiade raconte sur Socrate, son compagnon d’armes : « Je le trouvai, dit-il, après la déroute de notre armée, avec Lachès, parmi les derniers à fuir. Je l’ai examiné à mon aise, et en toute sécurité, car j’étais sur un bon cheval, et lui ́était à pied : c’est ainsi que nous avions combattu. Je remarquai d’abord combien il montrait de présence d’esprit et de résolution en comparaison de Lachès, puis la belle assurance avec laquelle il marchait, comme à son habitude, son regard ferme et tranquille en regardant et jugeant ce qui se passait autour de lui, observant tantôt les uns, tantôt les autres, amis et ennemis, d’une façon qui encourageait les uns et signifiait aux autres qu’il ́était bien décidé à vendre cher son sang et sa vie à ceux qui essaieraient de les lui prendre. Et c’est ainsi qu’ils s’échappèrent tous les deux, car on n’attaque pas volontiers des gens comme eux : on court après ceux qui sont effrayés. » Voilà le témoignage de ce grand capitaine[[2]](#footnote-2), qui nous apprend ce que nous constatons tous les jours : il n’est rien qui nous jette autant dans les dangers que le besoin irraisonné de nous en ́échapper. « En général, moins on a peur, moins on court de risques. » [[3]](#footnote-3)On a tort de dire couramment que quelqu’un « craint la mort » pour dire qu’il y songe ou qu’il la prévoit. La prévoyance concerne ce qui peut nous arriver, que ce soit en bien ou en mal. Examiner et apprécier le danger est plutôt le contraire de s’en effrayer.

**5.** Je ne me sens pas assez fort pour soutenir le choc et la violence de cette ́émotion qu’est la peur, pas plus que d’une autre impression violente. S’il m’arrivait d’être vaincu et abattu par elle, je ne m’en relèverais jamais complètement. Ce qui aurait pu faire perdre pied à mon âme ne pourrait pas plus la remettre en place ensuite. Elle se met à l’épreuve et s’examine trop vivement et trop profondément pour laisser se refermer et se réparer la blessure qui l’aurait transpercée. Heureusement pour moi, je n’ai ́été atteint d’aucune maladie qui ait pu l’abattre. A chaque ́épreuve que je rencontre, je me présente et m’oppose tout armé. La première qui m’emporterait me laisserait sans ressource. Je ne puis faire face à deux à la fois: quel que soit l’endroit où s’ouvrirait une brèche dans ma digue, je serais exposé au flot, et noyé sans espoir. Epicure dit que celui qui est sage ne peut jamais passer à un ́état contraire ; mais j’ai idée que c’est plutôt l’inverse : qui aura ́été vraiment fou une fois ne sera jamais plus vraiment sage.

**6**. Dieu souffle le froid selon le vêtement que l’on porte, et les souffrances selon ce qu’on est capable de supporter. La Nature m’ayant découvert d’un côté, m’a couvert de l’autre : m’ayant désarmé de force, elle m’a armé d’insensibilité, et d’une appréhension du danger maîtrisée, voire émoussée. Mais je ne puis supporter longtemps (et c’était pire encore dans ma jeunesse) ni voiture, ni litière, ni bateau, et je déteste toute façon de me déplacer autre qu’à cheval, que ce soit en ville, ou aux champs. Je supporte encore moins la litière que la voiture, et pour les mêmes raisons, je supporte encore mieux une eau trés agitée, qui pourtant peut faire peur, que le mouvement que l’on ressent par temps calme. Car cette légère secousse que donnent les avirons, et qui font se dérober le vaisseau sous nos pieds, fait que je ressens, sans savoir pourquoi, ma tête et mon estomac se brouiller, de la même façon que je ne puis supporter d’être assis sur un siège mouvant. Quand la voile ou le courant nous emporte de façon régulière, ou qu’on nous hâle, cette agitation uniforme ne me cause nulle peine. C’est un mouvement saccadé qui me fait mal, et surtout s’il est faible. Je ne saurais le décrire autrement. Comme remède à cet effet fâcheux, les médecins m’ont ordonné de me sangler le bas-ventre avec une serviette bien serrée ; mais je n’ai pas essayé de le faire, parce que j’ai l’habitude de lutter contre mes imperfections, et de les dompter par moi-même.

**7.** Si j’étais assez au fait de ces choses-là, je n’hésiterais pas à raconter ici l’infinie variété d’usage que l’on a fait des voitures au service de la guerre, selon les pays et selon les siècles, comme on le voit dans les livres des historiens : elles furent de grande nécessité et très efficaces, c’est pourquoi il est ́étonnant que nous n’en ayons plus le souvenir aujourd’hui. J’en dirai seulement ceci : il n’y a pas si longtemps, du temps de nos pères, les Hongrois se mirent très efficacement à lutter contre les Turcs ; dans chacune de leurs voitures, il y avait un soldat armé d’un bouclier, et un autre avec un mousquet, ainsi qu’un grand nombre d’arquebuses chargées et prêtes à tirer, le tout protégé par une sorte de pavois fait de boucliers, comme sur les petites galères[[4]](#footnote-4). Ils mettaient trois mille de ces voitures en ordre de bataille sur le front, et quand les canons avaient tiré, ils les lançaient et les faisaient dévaler sur les premières lignes en tirant leurs salves, avant de s’attaquer au reste de la troupe, ce qui constituait un ́énorme avantage ; ou bien ils les lançaient sur les escadrons ennemis pour les démanteler et s’y ouvrir un passage. Ces voitures constituaient aussi un secours que l’on pouvait disposer dans les endroits critiques, sur le flanc des troupes marchant dans la campagne, ou encore pour protéger à la hâte un campement et le fortifier. De mon temps, sur l’une de nos frontières, un gentilhomme impotent et qui ne trouvait pas de cheval capable de supporter son poids, alors qu’il ́était menacé dans une querelle, parcourait le pays dans une voiture de ce genre, et s’en trouvait très bien. Mais laissons-là ces voitures à usage guerrier. Les derniers rois de notre première dynastie se faisaient traîner dans un chariot tiré par quatre bœufs quand ils se déplaçaient à travers le pays : comme si on pouvait encore ignorer leur fainéantise !

**8**. Marc-Antoine fut le premier à faire traîner son char dans Rome par des lions, accompagné d’une musicienne. Héliogabale en fit autant par la suite, se prenant pour Cybèle, la mère de tous les dieux et se fit traîner par des tigres, imitant ainsi le dieu Bacchus. Il attela aussi par deux fois des cerfs à son char, une autre fois quatre chiens, et enfin quatre filles nues par qui il se faisait traîner, tout nu, lui aussi[[5]](#footnote-5). L’empereur Firmus fit traîner son char par des autruches d’une taille extraordinaire, en sorte qu’il semblait plutôt voler que rouler.

**9.** L’étrangeté de ces inventions me donne à penser que c’est la marque d’une certaine petitesse d’esprit de la part des monarques, un témoignage du fait qu’ils ne se suffisent pas de ce qu’ils sont, mais cherchent à se montrer et se faire valoir par des dépenses excessives. Ce serait une chose excusable en pays étranger ; mais parmi ses sujets, où son pouvoir est absolu, sa dignité elle-même le place au plus haut point des honneurs auxquels il puisse parvenir. De même, pour un gentilhomme, il me semble qu’il lui est inutile de se vêtir de façon particulièrement recherchée : sa maison, ses domestiques, sa cuisine, tout cela témoigne suffisamment pour lui.

**10.** Le conseil qu’Isocrate donna à son roi ne me semble pas dépourvu de raison : « qu’il soit splendide par ses meubles et ustensiles, parce que ce sont des dépenses faites pour des choses durables ; mais qu’il ́évite toutes les magnificences qui disparaissent aussitôt de l’usage et du souvenir. »

**11.** J’aimais les beaux vêtements quand j’étais jeune, faute d’autre parure, et cela m’allait bien. Il en est sur qui les beaux costumes font tache. On connaît des histoires étonnantes sur la frugalité de nos rois, pour eux-mêmes aussi bien que pour leurs dons : c’étaient de grands rois par leur prestige, leur valeur, et leur destinée. Démosthène combattit à outrance les lois de sa patrie, qui dépensait les deniers publics pour donner des jeux et des fêtes : il voulait que la grandeur des Athéniens se montre par le nombre de leurs vaisseaux bien ́équipés, et de leurs armées bien pourvues.

**12.** On a bien raison de blâmer Théophraste, qui soutient une position contraire dans son livre Des richesses, en disant que ce genre de dépenses[[6]](#footnote-6) manifeste une véritable opulence. Ce sont des plaisirs, dit Aristote, qui ne concernent que la populace et dont on ne se souvient plus dès qu’on en est rassasié : aucun homme sérieux et raisonnable ne peut les tenir en estime. Il me semble que cet argent serait bien plus royalement employé, parce qu’il le serait plus durablement et plus utilement, pour aménager des ports, construire des havres, des fortifications et des murs, pour ́édifier des bâtiments somptueux, des églises, des hôpitaux et des collèges, pour remettre en état les rues et les chemins. C’est pour cela qu’on se souviendra longtemps du pape Grégoire XIII[[7]](#footnote-7), et c’est en quoi notre reine Catherine montrerait pour de nombreuses années sa libéralité naturelle et sa munificence, si elle disposait des moyens nécessaires à satisfaire ses goûts. Le destin m’a bien déçu [[8]](#footnote-8)en interrompant la belle construction du « Pont Neuf » dans notre grande ville de Paris, et en m’ôtant l’espoir de le voir en service avant ma mort.

**13.** Et en plus de cela, il semble qu’on présente leurs propres richesses aux spectateurs de ces triomphes, et qu’on les régale à leurs dépens. Car les peuples s’imaginent volontiers, comme nous le faisons pour nos valets, que les rois doivent avoir pour soin de nous fournir en abondance tout ce qu’il nous faut, mais qu’ils ne doivent nullement y prendre leur part. Ainsi l’empereur Galba, qui avait pris plaisir à entendre un musicien pendant son souper, se fit apporter sa cassette, y prit une poignée d’écus qu’il lui mit dans la main, disant : « Ce n’est pas de l’argent public, mais le mien ». Mais il arrive bien souvent que le peuple a raison, et qu’on lui donne souvent à contempler ce qui aurait dû servir à lui remplir le ventre. La libéralité elle-même n’est pas bien à sa place dans les mains d’un souverain : c’est plutôt l’affaire des personnes privées ; car si on y regarde de près, un roi n’a rien qui lui appartienne en propre : il se doit lui-même aux autres.

**14.** L’autorité de la justice n’est pas faite pour celui qui dit le droit, mais pour celui qui en relève. On ne donne jamais de rang supérieur à quelqu’un pour qu’il y trouve son profit, mais pour le profit de l’inférieur ; un médecin doit profiter au malade, et non à lui-même. Toute magistrature, comme tout art, trouve sa fin en dehors d’elle-même : « Nul art ne s’enferme en lui-même. »

**15.** C’est pourquoi les précepteurs des jeunes princes, qui mettent un point d’honneur à leur inculquer cette vertu de largesse, et leur apprennent à ne rien savoir refuser, à n’estimer rien de si bien employé que ce qu’ils vont donner – éducation fort en vogue de mon temps – ou bien se soucient plus de leur propre profit que de celui de leur maître, ou bien n’ont pas une idée claire de celui à qui ils s’adressent. Il est bien trop facile d’inculquer la libéralité à celui qui a de quoi y pourvoir aux dépens des autres, et sa valeur dépendant non de la valeur du présent qui est fait, mais en fonction des moyens de celui qui le fait, elle en vient à devenir nulle en des mains aussi puissantes. Les voilà prodigues avant d’être généreux ! La libéralité, de ce fait, est peu digne d’être recommandée, en comparaison d’autres vertus royales. Selon le tyran Denys[[9]](#footnote-9), c’est même la seule qui s’accorde bien avec la tyrannie elle-même. J’apprendrais donc plutôt au jeune prince ce vers du laboureur antique : « Si l’on veut faire une bonne récolte, il faut semer à la main, et non verser le grain du sac [[10]](#footnote-10). » Et je lui dirais aussi qu’ayant à donner, ou pour mieux dire, à payer tant de gens pour les services qu’ils ont rendus, il doit se comporter en distributeur loyal et avisé. Si la libéralité d’un prince est sans discernement et sans mesure, je préfère qu’il soit avare.

**16.** Il semble que ce soit la justice qui soit la principale vertu royale ; et de tous les aspects de la justice, celui qui accompagne la libéralité est celui par lequel les rois se distinguent principalement : alors qu’ils remettent volontiers à des tiers l’exercice des autres, ils ont fait de celui-là leur affaire personnelle. Les largesses immodérées sont un médiocre moyen de s’acquérir de la bienveillance, car elles rebutent plus de gens qu’elles n’en satisfont.« Plus on s’en sert et moins on peut s’en servir ; est-il rien de plus sot que faire en sorte de ne pouvoir faire plus longtemps ce qu’on aime faire? » [[11]](#footnote-11)Et si ces largesses sont dispensées sans tenir compte du mérite, elles font honte à qui les reçoit, et sont reçues sans reconnaissance. Des tyrans ont ́été livrés à la haine du peuple par les mains de ceux-là mêmes qu’ils avaient indûment favorisés ; cette sorte d’hommes a en effet pensé pouvoir assurer la possession des biens qu’ils avaient injustement reçus en montrant de la haine et du mépris envers celui de qui ils les tenaient, et en se ralliant au jugement et à l’opinion commune.

**17.** Les sujets d’un prince excessif dans ses dons se rendent excessifs dans leurs demandes : ils se règlent, non sur la raison, mais sur les exemples qu’on leur donne. Et certes, il y a souvent de quoi rougir de notre impudence, car en toute justice, nous sommes trop payés quand la récompense équivaut à notre service : n’en devons-nous pas une part à nos princes en vertu de nos obligations naturelles envers eux ? S’il prend à son compte nos dépenses, il en fait trop : il suffit qu’il y contribue. Le surplus s’appelle un bienfait, et c’est quelque chose qu’on ne peut exiger, car le mot même de « libéralité » sonne comme « liberté ». A notre façon, ce n’est jamais achevé : ce que l’on reçoit n’est pas pris en compte, on n’aime la libéralité qu’au futur. C’est pourquoi, plus un prince s’épuise à donner, plus il s’appauvrit en amis. Comment assouvirait-il des envies qui s’accroissent au fur et à mesure qu’elles sont satisfaites ? Qui ne pense qu’à prendre ne pense plus à ce qu’il a pris. L’ingratitude est le propre de la convoitise.

**18.** L’exemple de Cyrus vient à point ici pour servir de pierre de touche aux rois de ce temps, et leur permettre de savoir si leurs dons sont bien ou mal employés, et leur montrer combien cet empereur les attribuait avec plus de bonheur qu’ils ne le font eux-mêmes. Car ils en sont réduits à emprunter à des gens qui leur sont inconnus, et plus souvent à ceux à qui ils ont fait du mal qu’à ceux à qui ils ont fait du bien ; et l’aide qu’ils en reçoivent n’a de gratuite que le nom. Crésus reprochait à Cyrus ses largesses, et calculait à combien se monterait son trésor s’il avait eu les mains moins « trouées[[12]](#footnote-12) ». Pour se justifier de ses libéralités, il envoya des messages dans toutes les directions, vers ceux des grands personnages de son empire qu’il avait particulièrement favorisés, les priant de le secourir dans la nécessité où il se trouvait, par la plus grosse somme d’argent possible, et de la lui faire connaître en retour. Quand tous ces engagements lui furent apportés, chacun de ses amis ayant trouvé qu’il ne suffisait pas de lui offrir autant que ce qu’ils avaient reçu de sa munificence, mais y ajoutant de l’argent pris sur sa propre cassette, il se trouva que le montant total ́était bien plus élevé que celui de l’épargne calculée par Crésus. Sur quoi Cyrus dit à celui-ci : « Je ne suis pas moins amoureux des richesses que les autres princes, et j’en suis même plutôt ́économe. Vous voyez comment, à peu de frais, j’ai acquis le trésor inestimable de tant d’amis, et combien ils me sont de plus fidèles trésoriers que ne seraient des mercenaires, sans obligation ni affection envers moi : mon bien est beaucoup mieux placé ainsi que dans des coffres, qui attireraient sur moi la haine, l’envie et le mépris des autres princes. »

**19.** Les empereurs se justifiaient du caractère superflu des jeux et démonstrations publiques qu’ils organisaient en disant que leur autorité dépendait en quelque manière (au moins en apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avait toujours été habitué à être flatté par ces sortes de spectacles et d’excès. Mais ceux qui avaient créé la coutume consistant à faire plaisir à leurs concitoyens et compagnons par une telle profusion et magnificence étaient des particuliers, et ils le faisaient essentiellement en prenant sur leur propre bourse. Cette coutume prit un tout autre sens quand ce furent les maîtres qui se mirent à l’imiter.

**20.** *«* Prendre sur l’argent de légitimes propriétaires pour l’attribuer à des ́étrangers ne doit pas être considéré comme une libéralité [[13]](#footnote-13). *»* Comme son fils s’efforçait de gagner les bonnes grâces des Macédoniens en leur faisant des cadeaux, Philippe lui fit la leçon dans une lettre ainsi conçue : « Quoi ! Veux-tu que tes sujets te considèrent comme leur banquier et non comme leur roi ? Tu veux gagner leur cœur ? Gagne-le par les bienfaits de ta valeur et non par ceux de ton coffre. »

**21**. C’était pourtant une belle chose que de faire apporter et planter dans les arènes une grande quantité de gros arbres, bien touffus et bien verts, pour simuler une grande forêt ombreuse, arrangée avec une belle régularité, et le premier jour, jeter là-dedans mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, pour les abandonner aux mains du peuple; et le lendemain, faire massacrer en sa présence cent lions énormes, cent léopards, et trois cents ours ; et le troisième jour, faire combattre à mort cent paires de gladiateurs... C’est ce que fit l’empereur Probus. C’était aussi une belle chose à voir que ces grands amphithéâtres revêtus à l’extérieur de marbre ciselé et décorés de statues, avec à l’intérieur de précieux et brillants enrichissements,

*Voici leur pourtour de pierres précieuses, et le portique revêtu d’or. [[14]](#footnote-14)*

Tout le pourtour de ce grand espace était occupé, depuis le bas jusque tout en haut, par soixante ou quatre-vingts rangs de gradins, eux aussi recouverts de marbre et de coussins :

*Qu’il parte ! dit-il. Un peu de pudeur !  
Qu’il quitte les coussins réservés aux chevaliers  
Lui qui ne paie pas le cens équestre prévu par la loi.*

On aurait pu y ranger cent mille hommes, assis à leur aise. Quant à l’esplanade du fond où se déroulaient les jeux, on pouvait d’abord, par des artifices, la faire s’entrouvrir et se fendre en crevasses qui découvraient des grottes vomissant les bêtes destinées au spectacle; on l’inondait ensuite, la recouvrant d’une mer profonde qui charriait force monstres marins, et portait des vaisseaux tout armés prêts à livrer une bataille navale ; puis on l’asséchait et l’aplanissait de nouveau, pour le combat des gladiateurs ; et enfin on y répandait, en guise de sable, du vermillon et de la résine de storax qui embaumait pour y organiser un festin magnifique, pour tout ce nombre infini de gens – dernier acte d’un seul jour !

*Que de fois avons-nous vu*

*S’ouvrir et s’abaisser l’arène,  
Et surgir des bêtes féroces du gouffre entrouvert,  
Ou s’élever une forêt dorée aux ́ écorces safranées?  
Non seulement nous avons pu y voir les monstres des forêts,*

*Mais des phoques au milieu des combats d’ours,  
Et des chevaux marins  
Le troupeau hideux ! [[15]](#footnote-15)*

**22.** Quelquefois aussi, on y a fait s’élever une haute montagne pleine d’arbres fruitiers et verdoyants, avec un ruisseau s’écoulant de son sommet, comme de la bouche d’une source vive. Quelquefois on y a promené un grand navire, qui s’ouvrait en deux de lui-même, et qui, après avoir fait sortir de son ventre quatre ou cinq cents bêtes de combat, se refermait et disparaissait, sans intervention humaine. Une autre fois encore, on fit élancer des jets d’eau depuis le bas, jaillissant vers le ciel, et qui, d’une hauteur incroyable, allaient arroser et parfumer la multitude. Pour se protéger des changements du temps, on faisait tendre sur cet immense espace des voiles brodées à l’aiguille, tantôt de pourpre, tantôt de soie, de diverses couleurs, et on les faisait avancer ou reculer en un instant, à volonté,

*Même si un soleil ardent règne sur l’amphithéâtre, On retire les voiles sitôt que paraît Hermogène[[16]](#footnote-16) . [[17]](#footnote-17)*

Les filets que l’on mettait devant le peuple pour le protéger de la violence des bêtes sauvages qui s’élançaient sur lui étaient tissés de fils d’or,

*Les rets eux-mêmes brillent de l’or dont ils sont tissés. [[18]](#footnote-18)*

S’il y a quelque chose d’excusable en de tels excès, c’est bien quand l’imagination et la nouveauté forcent l’admiration, et non leur coût.

**23.** Ces vanités elles-mêmes nous font découvrir combien ces siècles étaient fertiles en esprits différents des nôtres. Et il en est de cette sorte de fertilité comme de toutes les autres productions de la Nature : il ne faut pas croire qu’elle y ait mis tout ce dont elle est capable. Pour nous, nous n’allons pas de l’avant, nous rôdons et tournons en rond ici et là : nous ne marchons que sur nos propres pas. Je crains que notre savoir ne soit un peu faible à tous égards : nous ne voyons pas bien loin, ni en avant, ni en arrière ; il n’embrasse que peu d’espace, et vit peu ; il couvre une faible étendue de temps comme de matière.

*Il y eut bien des héros avant Agamemnon,*

*Mais nous ne les pleurons pas :  
Une longue nuit  
Les dissimule.*

*Avant la Guerre de Troie et la mort de cette cité  
Bien d’autres poètes ont chanté bien d’autres hauts faits. [[19]](#footnote-19)*

Et ce que raconte Solon de ce qu’il avait appris des prêtres d’Egypte concernant la longue vie de leur ́état et leur façon d’apprendre et de conserver des histoires provenant de pays étrangers, ne me semble pas un témoignage allant à l’encontre de ce point de vue. « S’il nous était possible de contempler dans toutes leurs parties l’immensité des pays et des temps où l’esprit, se plongeant et s’étendant de toutes parts, se promène en tous sens sans jamais rencontrer de limite qui l’arrête, nous découvririons dans cet espace infini un nombre incommensurable de formes. » [[20]](#footnote-20)

24. Quand tout ce qui nous est parvenu du passé serait vrai, et serait connu de quelqu’un, ce ne serait rien par rapport à ce que nous ignorons. Et comme elle est étroite et rétrécie, la connaissance qu’en ont les plus curieux, de ce monde qui s’écoule pendant que nous y vivons ! Non seulement quand il s’agit des ́événements particuliers, que le hasard rend souvent exemplaires et importants, mais encore de l’état des grandes sociétés et nations : il nous en échappe cent fois plus qu’il n’en parvient à notre connaissance. Nous crions au miracle devant l’invention de l’artillerie et de l’imprimerie ; mais d’autres hommes, à l’autre bout du monde, en Chine, en disposaient déjà, mille ans auparavant ! Si nous pouvions voir une aussi grande partie du monde que celle que nous ne voyons pas, nous apercevrions, c’est probable, une perpétuelle multiplication et un perpétuel changement de formes. Il n’est rien d’unique et de rare dans la Nature, cela n’existe que dans notre connaissance, qui est la base indigente de nos règles et qui ne nous donne généralement qu’une image extrêmement fausse des choses. C’est ainsi que nous concluons aujourd’hui, sans aucune certitude, au déclin et à la décrépitude du monde, en vertu des arguments que nous tirons de notre propre faiblesse et décadence :

*Tant il est vrai que notre âge a perdu ses forces et sa fertilité ; [[21]](#footnote-21)*

Et c’est de façon aussi vaine que cet autre poète concluait à sa naissance et à sa jeunesse en fonction de la vigueur qu’il trouvait aux esprits de son temps, fertiles en nouveautés et inventions dans divers domaines :

*A mon avis tout est nouveau et récent dans ce monde.*

*C’est depuis peu qu’il est né, et c’est pourquoi, aujourd’hui,*

*Certains arts s’améliorent et progressent encore.  
Tout comme de nos jours, bien des choses ont été ajoutées*

*Aux navires. [[22]](#footnote-22)*

**25.** Notre monde vient d’en découvrir un autre. Et qui peut nous garantir que c’est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sybilles et nous-mêmes avons ignoré celui-là jusqu’à maintenant ? Il n’est pas moins grand, ni moins plein, ni moins bien doté de membres ; mais il est si jeune et si enfant qu’on lui apprend encore son a, b, c. Il n’y a pas cinquante ans, il ne connaissait encore ni les lettres, ni les poids, ni les mesures, ni les vêtements, ni le blé, ni la vigne ; il ́était encore tout nu dans le giron de sa mère et ne vivait que grâce à elle. Si nous jugeons bien de notre fin prochaine, comme Lucrèce le faisait pour la jeunesse de son temps, cet autre monde ne fera que venir au jour quand le nôtre en sortira. L’univers tombera en paralysie : l’un de ses membres sera perclus et l’autre en pleine vigueur.

**26.** J’ai bien peur que nous n’ayons grandement hâté son déclin et sa ruine par notre contagion, et que nous lui ayons fait payer bien cher nos idées et nos techniques. C’était un monde encore dans l’enfance, et pourtant nous ne l’avons pas dressé[[23]](#footnote-23)ni plié à nos règles par la seule vertu de notre valeur et de nos forces naturelles. Nous ne l’avons pas conquis par notre justice et notre bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart des réponses que les gens de ce monde-là nous ont faites et les négociations que nous avons menées avec eux ont montré qu’ils ne nous devaient rien en matière de clarté d’esprit naturelle et de pertinence. L’extraordinaire magnificence des villes de Cuzco et de Mexico,[[24]](#footnote-24) et parmi bien d’autres merveilles, les jardins de ce roi où tous les arbres, les fruits et les herbes, dans le même ordre et avec la même taille que dans un jardin ordinaire, étaient en or, de même que dans son cabinet de curiosités, toutes les sortes d’animaux qui naissent en son pays et dans ses mers, la beauté de leurs ouvrages en joaillerie, en plumes, en coton, ou dans la peinture – tout cela montre bien qu’ils n’ ́étaient pas non plus moins habiles que nous. Mais quant à la dévotion, à l’observance des lois, la bonté, la libéralité, la franchise, il nous a ́et ́e bien utile d’en avoir moins qu’eux : cet avantage les a perdus, ils se sont vendus et trahis eux-mêmes.

**27** Quant à la hardiesse et au courage, à la fermeté, à la constance, à la résolution face à la douleur, à la faim et à la mort, je ne crains pas d’opposer les exemples que je trouve parmi eux aux plus fameux exemples des Anciens restés dans nos mémoires, dans ce monde-ci. En effet, si l’on tient compte du compréhensible ́étonnement de ces peuples-là de voir ainsi arriver inopinément des gens barbus, ayant un autre langage, une autre religion, différents dans leur aspect et leurs habitudes, venant d’un monde si ́éloigné et où ils n’avaient jamais su qu’il y eût de quelconques habitations, montés sur de grands monstres inconnus, alors qu’ils n’avaient eux-mêmes, non seulement jamais vu de cheval, mais même de bête quelconque dressée à porter un homme ou d’autres charges ; si l’on tient compte du fait qu’ils ont ́été mis en présence de gens ayant une « peau » luisante et dure et une arme tranchante et resplendissante, eux qui pour le miracle de la lueur d’un miroir ou d’un couteau étaient prêts à ́échanger de grandes richesses en or ou en perles, et qui n’avaient aucun moyen, ni même le savoir nécessaire pour percer notre acier. Si l’on ajoute à cela la foudre et le tonnerre de nos pièces d’artillerie et de nos arquebuses, qui eussent ́été capables de troubler César lui-même, autant surpris et inexpérimenté qu’eux devant de telles armes. Si l’on considère que tout cela s’est fait contre des peuples nus, sauf dans les contrées où on avait inventé quelque tissu de coton, et qui étaient sans autres armes que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois, des peuples surpris sous prétexte d’amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues... Si l’on tient compte enfin des ruses et des stratagèmes par lesquels ceux qui les ont soumis sont parvenus à les tromper, et que l’on mette ainsi de côté tout ce qui a donné aux conquérants un ́énorme avantage, on leur ôte du même coup ce qui leur a permis de remporter tant de victoires.

**28**. Quand je considère l’ardeur indomptable avec laquelle tant de milliers d’hommes, de femmes et d’enfants se sont exposés tant de fois à des dangers inévitables pour la défense de leurs dieux et de leur liberté, et cette noble obstination à supporter les pires extrémités et difficultés, et même la mort, plutôt que de se soumettre à la domination de ceux par qui ils ont ́été si honteusement trompés ; quand je vois que certains ont préféré se laisser mourir de faim étant faits prisonniers, plutôt que d’accepter de la nourriture des mains de leurs ennemis, si lâchement victorieux, je peux dire à l’avance que si on les avait attaqués d’égal à égal, en armes, en expérience et en nombre, le danger aurait ́été aussi grand, et même plus, qu’en toute autre parmi les guerres que nous connaissons.

**29**. Quel dommage qu’une si noble conquête ne soit pas tombée sous l’autorité d’Alexandre ou de ces anciens Grecs et Romains, et qu’une si grande mutation et transformation de tant d’empires et de peuples ne soit pas tombée dans des mains qui eussent doucement poli et amendé ce qu’il y avait là de sauvage, en confortant et en développant les bonnes semences que la Nature y avait produites, en mêlant non seulement à la culture des terres et à l’ornement des villes les techniques de ce monde-ci, dans la mesure où cela eût ́été nécessaire, mais aussi en mêlant les vertus grecques et romaines aux vertus originelles de ce pays ! Comme cela eût ́été mieux, et quelle amélioration pour la terre entière, si les premiers exemples que nous avons donnés et nos premiers comportements là-bas avaient suscité chez ces peuples l’admiration et l’imitation de la vertu, s’ils avaient tissé entre eux et nous des relations d’alliance fraternelle ! Comme il eût ́été facile alors de tirer profit d’âmes si neuves et si affamées d’apprendre, ayant pour la plupart de si belles dispositions naturelles !

**30.** Au contraire, nous avons exploité leur ignorance et leur inexpérience pour les amener plus facilement à la trahison, à la luxure, à la cupidité, et à toutes sortes d’inhumanités et de cruautés, à l’exemple et sur le modèle de nos propres mœurs! A-t-on jamais mis à ce prix l’intérêt du commerce et du profit ? Tant de villes rasées, tant de peuples exterminés, passés au fil de l’épée, et la plus riche et la plus belle partie du monde bouleversée dans l’intérêt du négoce des perles et du poivre... Beau résultat ! Jamais l’ambition, jamais les inimitiés ouvertes n’ont poussé les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités et à des désastres aussi affreux.

**31**. En longeant la côte à la recherche de leurs mines, des Espagnols abordèrent une contrée fertile, plaisante, et fort peuplée. Ils firent à ce peuple les déclarations habituelles : « Nous sommes des gens paisibles, arrivés là après un long voyage, venant de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant de Dieu sur la terre, a donné autorité sur toutes les Indes. Si vous acceptez d’être tributaires de ce roi, vous serez très bien traités. Nous vous demandons des vivres pour notre nourriture et l’or nécessaire pour nos médicaments. Vous devez aussi accepter la croyance en un seul Dieu et la vérité de notre religion, que nous vous conseillons d’adopter. » Et ils ajoutaient à cela quelques menaces.

**32.** Leur réponse fut celle-ci : « Quant à être des gens paisibles, vous n’en avez pas l’allure, si toutefois vous l’êtes. Quant à votre roi, s’il a des choses à demander, c’est qu’il doit être indigent et nécessiteux ; et celui qui a fait cette répartition des terres doit être un homme aimant les dissensions, pour aller donner à quelqu’un quelque chose qui ne lui appartient pas, et le mettre ainsi en conflit avec les anciens possesseurs. Quant aux vivres, nous vous en fournirons, mais de l’or, nous en avons peu, car c’est une chose à laquelle nous n’attachons aucune importance, puisqu’elle est inutile à notre vie, et que notre seul souci consiste à la passer heureusement et agréablement. Quant à l’idée d’un seul Dieu, elle nous a intéressés mais nous ne voulons pas abandonner une religion qui nous a ́été utile si longtemps, et notre habitude est de ne prendre conseil que de nos amis et des gens que nous connaissons. Quant aux menaces, c’est le signe d’une faute de jugement que de menacer des gens dont la nature et les ressources vous sont inconnus. En conséquence, dépêchez-vous de quitter notre territoire, car nous n’avons pas l’habitude d’être bienveillants envers des étrangers armés. Et dans le cas contraire, on fera avec vous comme avec les autres... » Et ils leur montraient les têtes d’hommes suppliciés qui entouraient leur ville. Voilà un exemple des balbutiements de ces prétendus « enfants »! Mais quoi qu’il en soit, en cet endroit comme en beaucoup d’autres où les Espagnols ne trouvèrent pas les marchandises qu’ils cherchaient, ils ne s’arrêtèrent pas et ne firent pas d’incursion guerrière, quels que soient les autres avantages qu’ils eussent pu en tirer : les « cannibales » dont j’ai parlé pourraient en témoigner.

**33**. Des deux plus puissants monarques de ce monde-là – et peut-être même de celui-ci, ́étant rois de tant de rois – les derniers que les Espagnols chassèrent, l’un était le roi du Pérou. Il fut pris au cours d’une bataille et soumis à une rançon tellement excessive qu’elle dépasse l’entendement: elle fut pourtant fidèlement payée ; il avait donné par son comportement les signes d’un cœur franc, libre et ferme, et d’un esprit clair et bien fait, et les vainqueurs en avaient déjà tiré un million trois cent vingt- cinq mille cinq cents onces d’or, sans compter l’argent et un tas d’autres choses, dont la valeur n’ était pas moindre – au point que leurs chevaux ne portaient plus que des fers d’or massif. Il leur prit cependant l’envie de voir, au prix de quelque trahison que ce fût, ce que pouvait contenir encore le reste des trésors de ce roi, et de profiter pleinement de ce qu’il avait conservé. On l’accusa donc avec de fausses preuves, de vouloir soulever ses provinces pour recouvrer sa liberté ; et par un beau jugement, rendu par ceux-là mêmes qui ́étaient les auteurs de cette machination, on le condamna à être pendu et étranglé publiquement, non sans lui avoir évité d’être brûlé vif en lui administrant le baptême pour se racheter lors de son supplice : traitement horrible et inouï, qu’il supporta cependant sans s’effondrer, avec une contenance et des paroles d’une tournure et d’une gravit ́e vraiment royales. Et pour endormir les peuples stupéfaits et abasourdis par un traitement aussi exceptionnel, on simula un grand deuil, et on ordonna que lui soient faites de somptueuses funérailles.

**34.** L’autre roi, celui de Mexico : il avait longtemps défendu sa ville assiégée, et montré pendant ce siège tout ce que peuvent l’endurance et la persévérance, telles que jamais un prince et un peuple n’en montrèrent. Mais il était tombé vivant, pour son malheur, entre les mains de ses ennemis, ayant capitulé sous condition d’être traité comme un roi (et d’ailleurs il ne leur fit rien voir dans sa prison qui fût indigne de ce titre). Comme les Espagnols ne trouvaient pas après cette victoire tout l’or qu’ils s’étaient promis, et après avoir tout remué et tout fouillé, ils essayèrent d’en obtenir des nouvelles en appliquant les plus terribles tortures aux prisonniers qu’ils détenaient. Mais ne parvenant à rien, en face de gens plus forts que les pires de leurs traitements, ils furent pris d’une telle rage que contrairement à la parole donnée, et en dépit du droit humain le plus ́élémentaire, ils condamnèrent le roi lui- même et l’un des principaux personnages de sa cour à la torture, l’un en présence de l’autre. Ce grand personnage, succombant à la douleur, et entouré de brasiers ardents, tourna sur la fin un regard pitoyable vers son maître, comme pour lui demander pardon de ce qu’il n’en pouvait plus ; alors le roi, plantant fièrement et carrément son regard dans le sien, pour lui reprocher sa lâcheté et sa pusillanimité, lui dit seulement ces mots, d’une voix rude et ferme : « Et moi ? Crois-tu donc que je sois dans mon bain ? Suis-je vraiment plus à l’aise que toi ? » L’autre succomba sur le coup à ses douleurs, et mourut sur place. Le roi, à demi brûlé, fut enlevé de là. Ce ne fut pourtant pas par pitié, car quelle pitié toucha jamais des âmes aussi barbares ? Pour obtenir un ́éventuel renseignement sur quelque vase d’or à piller, ces gens étaient capables de faire périr par le feu un homme, même un roi, si grand soit-il par son destin et sa valeur ! Mais c’est que sa constance rendait en vérité de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent par la suite, quand il tenta courageusement de se délivrer par les armes d’une aussi longue captivité et de sa sujétion : il se donna ainsi une fin digne d’un prince d’une si grande qualité.

**35**. Une autre fois, ils firent brûler vifs ensemble, dans un même brasier, quatre cent soixante personnes, quatre cents hommes du peuple et soixante autres pris parmi les principaux seigneurs d’une province, qui étaient simplement prisonniers de guerre. C’est d’eux-mêmes que nous tenons ces récits ; car il ne se contentent pas de les avouer, ils s’en vantent, et les publient ! Serait-ce donc pour témoigner de leur souci de justice, ou de leur zèle envers la religion ? Certes non. Ce sont des procédés trop contraires, trop opposés à une si sainte fin. S’ils avaient eu pour but de propager notre foi, ils auraient compris que cela ne se fait pas par la possession des territoires, mais des hommes ; et ils se seraient bien contentés des meurtres que causent les nécessités de la guerre sans y ajouter une telle boucherie comme s’il s’agissait de bêtes sauvages, et si générale, autant qu’ils ont pu y parvenir par le fer et le feu, n’en ayant volontairement conservé que le nombre nécessaire pour en faire de misérables esclaves, à travailler et servir dans leurs mines. Au point que plusieurs de leurs chefs, d’ailleurs souvent déconsidérés et détestés, ont été punis de mort sur les lieux de leurs conquêtes, par ordre des rois de Castille, offensés à juste titre par l’horreur de leur comportement. Dieu a fort justement permis que ces grands pillages soient engloutis par la mer pendant leur transport, ou à la suite de guerres intestines pendant lesquelles ils se sont entretués, et la plupart de ces gens ont ́été enterrés en ces lieux sans qu’ils aient pu retirer aucun fruit de leur victoire.

**36**. Le butin ainsi amassé, même placé entre les mains d’un prince ́économe et sage[[25]](#footnote-25), répond fort peu à l’espérance qu’on en donna à ses prédécesseurs, et à la première abondance de richesses qu’on découvrit d’abord : même si on en tira beaucoup, ce n’était rien en effet par rapport à ce que l’on pouvait en attendre. C’est que l’usage de la monnaie était entièrement inconnu là-bas, et que par conséquent tout l’or qu’ils possédaient fut trouvé entassé, ne servant qu’à la parade et aux démonstrations, comme un meuble conservé de père en fils par des rois puissants, qui exploitaient toujours complétement leurs mines pour accumuler un grand monceau de vases et de statues destinés à l’ornement de leurs palais et de leurs temples. Chez nous, au contraire, l’or est employé pour la monnaie et le commerce : nous en faisons de menus morceaux, nous lui donnons mille formes, nous le répandons et le dispersons. Pouvons-nous imaginer un instant que nos rois aient ainsi amoncelé tout l’or qu’ils auraient trouvé au cours des siècles, pour le garder à ne rien faire ?

**37**. Les habitants du royaume de Mexico étaient plus civilisés et plus avancés dans leurs techniques que ne l’étaient ceux des autres nations de là-bas. C’est pourquoi ils pensaient, comme nous, que l’univers ́était proche de sa fin ; et ils en prirent pour signe la désolation que nous y avons apportée. Ils croyaient que l’être du monde se divise en cinq âges marqués par cinq soleils successifs, dont les quatre premiers avaient déjà fait leur temps, et que celui qui les ́éclairait était le cinquième. Le premier périt avec toutes les autres créatures dans une inondation universelle. Le second, par la chute du ciel sur la terre, qui ́étouffa tous les êtres vivants : ils situent à cet âge l’existence des géants, dont ils firent voir des ossements aux Espagnols, et d’après lesquels la taille de ces hommes devait faire environ vingt paumes[[26]](#footnote-26). Le troisième périt par le feu, qui embrasa et consuma tout. Le quatrième, sous l’effet d’une agitation de l’air et du vent, qui abattit même plusieurs montagnes ; les hommes n’en moururent point, mais furent changés en singes (jusqu’où peut aller la crédulité humaine !). Après la mort de ce quatrième soleil, le monde fut vingt-cinq ans dans de perpétuelles ténèbres ; à la quinzième année de cette période, l’homme fut créé, ainsi qu’une femme, et ils refirent la race humaine. Dix ans plus tard, un certain jour, le soleil nouvellement créé leur apparut, et le compte de leurs années commence depuis ce jour-là. Le troisième jour depuis son apparition, les dieux anciens moururent, et les nouveaux sont nés depuis lors, petit à petit. L’auteur où j’ai pris cela ne m’a rien appris sur la façon dont ils pensent que ce dernier soleil périra à son tour. Mais le nombre de leurs années comptées depuis le quatrième changement rejoint la grande conjonction des astres qui se produisit il y a huit cents ans, d’après les estimations des astrologues, et provoqua plusieurs grands changements et nouveautés dans le monde.

**38**. A propos de la pompe et de la magnificence, qui m’ont amené à parler de tout cela, ni la Grèce, ni Rome, ni l’Egypte ne peuvent, tant du point de vue de l’utilité que de la difficulté, comparer aucun de ses ouvrages d’art au chemin que l’on peut voir au Pérou, construit par les rois de ce pays, depuis la ville de Quito jusqu’à celle de Cuzco, long de trois cent lieues, droit[[27]](#footnote-27), uni, large de vingt-cinq pas, pavé et revêtu de chaque côté de belles et hautes murailles, le long desquelles, à l’intérieur, coulent constamment deux beaux ruisseaux bord ́es de beaux arbres nommés « mollis ». Quand ils ont rencontré des montagnes et des rochers, ils les ont taillés et aplanis, et ils ont comblé les fondrières avec de la pierre et de la chaux. A chaque ́étape il y a de beaux palais garnis de vivres, de vêtements, d’armes, tant pour les voyageurs que pour les armées qui ont à y passer. Dans l’appréciation que j’ai faite de l’ouvrage, j’ai tenu compte de la difficulté, qui est particulièrement importante en ces contrées. Ils bâtissaient avec des pierres carrées qui ne faisaient pas moins de dix pieds de côté, et ils n’avaient d’autre moyen de les charrier qu’à la force de leurs bras, en les traînant. Ils ne connaissaient pas l’art des échafaudages, et ne disposaient pas de moyens plus élaborés que celui qui consiste à faire une levée de terre contre leur bâtiment, au fur et à mesure de sa construction, et l’enlever ensuite.

**39**. Et pour en revenir à nos voitures... A` leur place, et à la place de tout autre moyen de transport, ils se faisaient porter par des hommes, sur leurs ́épaules. Le dernier roi du Pérou, le jour où il fut fait prisonnier, ́était ainsi porté sur des brancards en or, assis sur une chaise en or, au milieu de son armée en bataille. Et à chaque porteur que l’on tuait pour le faire tomber (car on voulait le prendre vivant), un autre prenait la place du mort, si bien qu’on ne put jamais le jeter à bas, quelque massacre que l’on fît de ces gens-là, jusqu’au moment où un cavalier alla le saisir à bras-le-corps et le jeta à terre.

1. Sénèque [84], liii, 3. [↑](#footnote-ref-1)
2. Platon [64], 221 a-c. [↑](#footnote-ref-2)
3. Tite-Live [93], XXII, 5. [↑](#footnote-ref-3)
4. Ou les vaisseaux des vikings. [↑](#footnote-ref-4)
5. La source est dans Lamprius, historien latin du IVe siècle : Historiae augustae scriptores, Héliogabale, XXVIII-XXIX. Mais on pourra lire aussi la flamboyante ́évocation qu’en donna Antonin Artaud dans « Héliogabale, l’anarchiste couronné », ́éd. Gallimard, collection « l’Imaginaire ». [↑](#footnote-ref-5)
6. Les finances royales [↑](#footnote-ref-6)
7. Curieusement, le texte de 1595 diffère ici de l’ « exemplaire de Bordeaux » sur lequel on lit, dans la partie manuscrite du bas `a gauche de la page 395 r ̊: « en quoi le pape Grégoire treizième a laissé sa mémoire recommandable de mon temps ». [↑](#footnote-ref-7)
8. Il n’a ́eté achevé en effet qu’en 1608, sous Henri IV. [↑](#footnote-ref-8)
9. Denys l’Ancien, in Plutarque [73], Les dicts notables des anciens Roys. [↑](#footnote-ref-9)
10. Montaigne traduit aussitôt lui-même ce vers de la poétesse grecque Corinne (VIe siècle av. J.-C.). Selon P. Villey [50], il l’aurait pris dans le De amphiteatro, de Juste Lipse, 1584. [↑](#footnote-ref-10)
11. Cicéron [17], II, 15. [↑](#footnote-ref-11)
12. Montaigne écrit : « Les mains plus restreintes ». Je risque ici cette expression populaire, imagée. [↑](#footnote-ref-12)
13. Cicéron [17], I, 14. [↑](#footnote-ref-13)
14. 1. Calpurnius, obscur poète imitateur de Virgile sous Néron, [8], VII, 47. [↑](#footnote-ref-14)
15. Calpurnius [8], VII, vv. 64 sq. [↑](#footnote-ref-15)
16. Martial [46], VII, 29, vv. 53-54. [↑](#footnote-ref-16)
17. [↑](#footnote-ref-17)
18. Calpurnius [8], VII, v 53. [↑](#footnote-ref-18)
19. Horace [32], IV, 9, vv. 25-27. [↑](#footnote-ref-19)
20. D’après Cicéron [16], I, xx. Mais Mo [↑](#footnote-ref-20)
21. Lucce [43], II, v. 1136. [↑](#footnote-ref-21)
22. Lucrèce [43], V, vv. 330 sq. [↑](#footnote-ref-22)
23. La traduction de « fouêté/foité » fait problème : le mot n’a pas la même résonnance aujourd’hui ; plus que d’un véritable châtiment corporel, le contexte indique qu’il s’agit de « faire plier » voire « stimuler ». « Dresser » m’a semblé comporter à la fois l’idée de coercition et de « mise aux normes » ; il est encore employé dans ce sens dans le langage populaire. [↑](#footnote-ref-23)
24. La source de Montaigne est ici comme en plusieurs endroits des « Es- sais »: Histoire Générale des Indes, de Lopez de Gomara [23], qui fut le secrétaire de Cortès. [↑](#footnote-ref-24)
25. Philippe II d’Espagne, mort en 1598. [↑](#footnote-ref-25)
26. On discute toujours pour savoir si la « paume » en question est celle qui fait 10 cm, ou s’il s’agit de l’empan qui en fait au moins 20, ou enfin la palme italienne qui valait de 22 `a 30 cm... Mais si une taille de 2 m ne semble pas vraiment « gigantesque » pour nous aujourd’hui, n’oublions pas que Montaigne, comme beaucoup de ses contemporains d’ailleurs, était petit. Il le d éplore lui-même. [↑](#footnote-ref-26)
27. Il y a 1600 km à vol d’oiseau entre ces deux villes sur nos cartes d’aujourd’hui. [↑](#footnote-ref-27)